LETTRE DU VICOMTE DE MIRABEAU,

En Réponse à celle de l'Abbé MAURY.

LETTRE DU VICOMTE DE MIRABEAU,

En réponse à celle de l'Abbé MAURY.

MON CHER ABBÉ,

JE m'empreſſe de répondre à votre derniere, qui eſt charmante, pleine d'eſpérances, qui m'a fait ſauter de joie en la liſant. J'ai embraſſé de tout mon cœur le fidele courier de M. de Sinetti; nous avons même bu quelques bouteilles de Bourgogne enſemble : je l'ai payé généreuſement. Je ne puis revenir des bonnes nouvelles que vous m'avez données. Je n'en ai pas d'auſſi bonnes à vous communiquer, à beaucoup près. Je ne croyois trouver dans mes ſoldats que des eſprits ſouples & dociles : point du tout ; depuis la maudite déclaration des droits de l'homme, ils ſont devenus fiers, inſubordonnés ; enfin, les *malheureux* ſe croient autant que moi. Jugez à quel point les têtes ſont montées ! Par-tout c'eſt de même ; ils ne vous parlent que de leur *Aſſemblée nationale* ; preſque jamais du roi. Au lieu d'être au cabaret, ils liſent les nouvelles avec une

ardeur incroyable ; ils raisonnent, & quelquefois pas mal : il y a parmi eux des renarés qui les endoctrinent. Le bruit de la division de nos enragés commence à se répandre ici sourdement. Quand il sera réalisé, cela pourroit bien opérer du trouble. Il existe plusieurs partis qui n'osent se déclarer ; ils n'attendent que l'occasion & l'exemple ; &, ma foi, voilà par où commence la guerre civile. Nous avons tout fait pour l'opérer pendant six mois, & nous n'avons pu en venir à bout ; tandis que mon frere, la Fayette, l'abbé Sieyes, Chapelier, par un seul acte de leur volonté, mettent le trouble par-tout, font renaître les défiances, les haines, les vengeances qui précedent toujours la guerre civile.

Mon frere à lui seul a rendu plus de services à la cour que vous & moi & toute notre société. Il savoit qu'on ne peut conduire les hommes au but qu'on desire, qu'en les flattant d'abord. Aussi voyez-vous l'ardeur qu'il a mise contre la cour pendant que nous étions à Versailles ? Que le pauvre tiers-état doit être fâché d'avoir admis le drôle parmi lui ! Le service qu'il a rendu au roi, par le décret du 22 de mai, est tel qu'il n'est pas au pouvoir du roi de le reconnoître dignement, à moins de le faire asseoir à côté de lui sur son trône, & de régner avec lui. Mais mon frere sera content, pourvu qu'on ne le laisse pas manquer d'or, & qu'on lui promette une place de ministre. C'est bien le moins ; la reconnoissance l'exige ; car enfin, si le peuple avoit eu une connoissance certaine de sa perfidie, il y alloit de sa vie. C'est lui, dans cette intrigue, qui étoit le principal héros, la bête de somme : les

autres n'étoient que de petits perſonuages cachés derriere la toile, & faiſant ombre. Par exemple, votre abbé Sieyes eſt un pleutre dans toute la force du terme ; il n'a pas oſé dire ſon avis, malgré la provocation de mon frere ; il n'a pas couru de danger :

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire,

mais non pas ſans profit ; car Cazalès m'a dit avant mon départ, qu'il ſavoit que l'abbé Sieyes avoit donné commiſſion à un de ſes amis de lui trouver à acheter en Gaſcogne une terre d'environ douze ou quinze mille livres de rente. Je crois, à vous dire le vrai, qu'on l'a payé beaucoup plus qu'il ne valoit. Oh ! quant à la Fayette, c'eſt une autre affaire ; c'eſt un maître renard : ſes ſervices ſont bien autrement importans que ceux de l'abbé Sieyes. C'eſt un gaillard qui vous mene les gens par le bout du nez à ſon but. Il n'a à ſon ſervice que des intrigans ; & lui qui ne l'eſt pas mal, les choſes doivent bien aller. Je l'ai toujours regardé comme des nôtres ; son grand art eſt de paroître bien avec tout le monde, de ménager tous les partis avec adreſſe. Avec le roi, il est humble comme un valet ; avec les ministres, il eſt moitié démocrate & moitié ariſtocrate ; avec le peuple, il eſt *populacier ;* avec tout le monde, il eſt d'une affabilité au-deſſus de l'humanité. Le marquis de Folleville m'a mandé qu'il tenoit de M. de Liancourt qu'il avoit été fait cordon bleu le jour de la pentecôte ; qu'il n'oſoit pas encore le porter de peur d'exciter des doutes, des

craintes sur *son dévouement entier à la chose publique.* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est dévoré d'ambition ; il en seche. Il me mande aussi qu'il va souvent chez le charlatan Necker, qui lui a remis en différens paiemens une somme de trois cent mille livres, pour subvenir aux dépenses excessives qu'il fait ; & puis on répand par-tout Paris qu'il vend ses terres. La multitude vante son patriotisme, son courage, son désintéressement, de ce qu'il ne veut rien recevoir de la municipalité. Que j'avois bien raison de dire avec l'ami Cazalès, dans une lettre à la garde nationale, *Pauvre peuple, comme on t'égare !*

Quant à moi, je m'en moque ; cet égarement nous sera plus avantageux que préjudiciable. Mais malheur à ceux qui auront trahi le peuple ! moi je ne l'ai pas trahi, car je n'ai jamais pris son parti : je suis inviolablement resté attaché à mon roi. Enfin, je puis me vanter de n'avoir pas changé. Je ne puis m'empêcher de mépriser ce Chapelier, qui, de démagogue forcené, devient royaliste, pour de l'argent. Quant aux autres membres du comité de constitution, je crois qu'ils ont été entraînés par foiblesse, à l'exception de ce Thouret, qui est *un franc Normand.* Quant au comité des finances, je n'en suis pas surpris ; il n'est composé que des limiers de Necker.

Un chose seule me surprend dans cette heureuse division. C'est la constance de Robespierre, qu'on devoit croire d'autant plus facile à corrompre, qu'il est sans fortune, sans état : la vertu, le patriotisme son seuls capables de produire une

pareille austérité dans les principes. Charles de Lameth est bien étonnant aussi; il a sucé les préjugés, les erreurs avec le lait; il étoit premier gentilhomme de la chambre de M. d'Artois; il est sans fortune: que de motifs pour être courtisan! il a foulé aux pieds l'orgueil de sa naissance; il a regardé d'un œil dédaigneux les trésors de la cour & ses honneurs, & il a préféré embrasser la défense du peuple, qui ne peut lui donner que son estime & son amour. Quel grandeur d'ame! quel désintéressement: il n'est donné qu'à l'amour de la patrie, de remporter de semblables victoires, & de produire un pareil héroïsme. Je suis obligé malgré moi de rendre cet hommage à la vertu: mais elle succombe; profitons de sa défaite, ne faisons point de quartier aux vaincus, à d'Aiguillon, Duport, Menou, Barnave, curé de Soupes, Alexandre de Lameth, Saint-Fargeau. Raillons nous de plus en plus autour du trône: affermissons, angmentons de tout notre pouvoir son autorité, qui dans quelques années fera trembler le plus fameux démocrate, même Charles de Lameth: tout semble nous y engager.

Je suis parfaitement content du traitement des ministres, de celui des princes, & sur-tout du roi. Les ministres actuels, & sur-tout le garde des sceaux, méritent des statues pour récompenser leur zele pour la cour. L'intrigue a bien été depuis un mois; tout a réussi pour le roi, les ministres, la noblesse. Il paroît qu'il n'y aura que le clergé de sacrifié. Je vous engage à économiser, pour tâcher d'acquérir, soit votre abbaye de la Frenade, soit votre prieuré de Lyons. Je

vous conseille de ne pas trop croire aux promesses des grands : tant qu'ils auront besoin de vous, ils vous flatteront, ils vous promettront monts & merveilles ; & quand ils n'auront plus besoin de vous ; ils vous briseront comme un verre ; car enfin vous ne serez pas toujours à l'Assemblée nationale où on ne s'occupera qu'à corrompre ceux qui nous succéderont ; pour nous, on ne nous regardera seulement pas. Tâchez, pendant que vous y êtes, de tirer votre épingle du jeu le mieux que vous pourrez.

Les nouvelles que vous me donnez de MM. de Breteuil & de Calonne me font grand plaisir ; je fais des vœux bien sinceres pour voir réaliser leurs promesses. Cependant, s'il y avoit une guerre, je ne sais pas trop comment je pourrois y aller : presque tout mon régiment a déserté, & je ne suis pas obéi de ceux qui restent : ils se moquent de moi. Je vois que j'ai fait un voyage inutile ; je compte me rendre incessamment à mes foyers, à mes amis, & me dédommager de ne m'être pas trouvé avec vous le jour que vous avez dîné chez M. du Châtelet. Je m'en vais écrire à M. le cardinal de Rohan, pour l'engager à presser vivement les princes allemands : vous de votre côté, engagez ces Messieurs à redoubler de zele & d'espérance, & qu'on ne dise pas de nous que nous savons vaincre, mais que nous ne savons pas jouir de la victoire. Ne m'oubliez pas auprès de Duval, de Cazalès, de Virieu, de la Fare, de l'archevêque d'Aix, enfin de tous nos amis ; & croyez-moi le vôtre jusqu'à la mort.

Le vicomte DE MIRABEAU.

De l'Imp. de LAILLET & GARNERY, rue Serpente, n°. 17